Quand ma vie était pendue à une aiguille

Le R. P. J. TESSIER nous envoie le récit suivant, tiré du Maclean's Magazine, March 15, 1936. Nos lecteurs y trouveront un supplément au rapport de Mgr FALLAIZE, paru dans les *Missions* (mars 1936, pp. 48, 58) et, peut-être aussi une nouvelle explication de la fin tragique des RR. PP. ROUVIÈRE et LE ROUX.

M. Charles Camsell, ministre des Mines, parcourait, durant l'été dernier, plus de 7.000 km. en avion, à travers tout le Nord-Ouest Canadien. Il visita, à cette occasion, l'embouchure de la Rivière Coppermine, et il raconte que c'est seulement alors qu'il a compris la situation tragique où il s'était trouvé, trente-cinq ans auparavant, quand, pour la première fois, il vint explorer cette contrée,

Il y a de cela 35 ans, écrit-il, sous la direction du Dr MacIntosh Belle, s'organisait une expédition dont je faisais partie et qui se proposait d'explorer les côtes est et nord du Grand-Lac d'Ours. A la fin de juillet 1900, nous avions atteint l'emplacement de l'ancien Fort Confidence à l'angle nord-est du Lac. De là, nous nous dirigeâmes vers la rivière Coppermine, à travers le Barren Land, portant sur le dos des couvertures et juste l'équipement nécessaire. Nous avions pris les provisions suffisantes pour deux ou trois repas, mais nous comptions sur notre unique fusil pour nous ravitailler sur place. Justement, des milliers de caribous émigraient, à ce moment, vers le Sud, et nous en tuions au fur et à mesure que nous en avions besoin, tant pour nous alimenter que pour nous chausser.

Le midi du troisième jour, après dîner, nous continuâmes notre marche vers l'est, d'après les indications de notre guide, un Indien du Mackenzie, qui nous dit qu'il voulait s'occuper des caribous que nous avions tués et qu'il irait ensuite nous rejoindre.

Mais ce fut la dernière fois que nous vîmes notre guide, car, à peine l'eûmes-nous perdu de vue qu'il tourna les talons et reprit le chemin du Grand Lac d'Ours. Sans doute, avait-il pris peur des Esquimaux dont nous avions reconnu les traces sur notre route, durant la journée ? Et comme, de ce temps-là, les Indiens et les Esquimaux ne vivaient guère en bons termes, notre guide s'était décidé à ne pas aller plus loin et à rentrer chez lui. Mais le pire pour nous, c'est que l'Indien avait emporté avec lui notre unique fusil, le pourvoyeur nécessaire de tous nos besoins.

Cette nuit-là, nous dressâmes notre camp dans une vallée bien abritée, dont les quelques sapins rouges nous fournirent un bon feu. Mais nous n'avions rien à manger, sauf des reins de caribou que, par bonheur, j'avais glissés, à midi, dans mon havresac. Dans ce même camp, je fis la rencontre peu enviable d'un ours blanc qui, j'en suis sûr, par pure curiosité, m'accula à une falaise rocheuse, n'étant distant de moi que de quelques pieds. Il ne se décida à s'éloigner que lorsqu'il entendit mes cris et je vis bien, en le voyant partir, qu'il était plus effrayé que moi.

Le lendemain, pas de déjeuner et nous étions à environ 130 km. de notre base du Grand Lac d'Ours. Après délibération, M. Bell et moi nous nous décidâmes à aller voir ce qu'il y avait derrière une rangée de collines qui se dressait là-bas, à quelques milles, en direction du Nord. Mais, comme il fallait s'y attendre, quand nous fûmes arrivés au sommet, nous en aperçumes d'autres plus loin et, derrière celles-ci, encore d'autres. Dans l'après-midi, la neige commença à tomber et, vers quatre heures, nous comprîmes que notre situation devenait sérieuse et qu'il fallait procéder à une modification de nos plans. Nous nous retirâmes sous un abri de fortune que nous offrait un énorme quartier de roche, protégés contre le vent pour prendre une décision. Nous étions fatigués, affamés, grelottants de froid, et nous souffrions des pieds. Le retour à notre base semblait bien éloigné pour deux jeunes explorateurs. Cependant, un court repos anima notre courage et,

le compas en main, nous nous mîmes en route, pour essayer de retrouver, à travers la campagne, notre base du Grand Lac d'Ours.

Esquimaux hostiles.

Au bout de quelques milles de marche, nous aperçûmes, formant groupe sur une petite colline, quelques personnes que nous reconnûmes plus tard comme des Esquimaux. A en croire leur va et vient, eux aussi nous avaient aperçus. Mais, tandis que nous nous réjouissions de les voir, dans l'espérance de trouver parmi eux des vivres, ils ne semblaient guère enchantés de nous voir. Nous ne pouvions pas deviner que tout étranger passait à leurs yeux pour Indien et peut-être pour ennemi, attendu que pas un Blanc n'avait été vu dans le pays, depuis qu'y avait passé 50 ans auparavant, l'expédition qui recherchait l'explorateur Franklin. Aussi, pendant que nous avancions vers leur camp, avec, je le confesse, une certaine inquiétude sur la nature de la réception qui nous y serait faite, les Esquimaux avaient hâtivement réuni leurs bagages et s'étaient mis à courir sur la colline située derrière leur camp, dressé lui-même sur un petit plateau arrondi, non loin d'un lac assez considérable qui, aujourd'hui, sur nos cartes géographiques, porte le nom de « Rouvière Lake ». Quand nous y arrivâmes, le camp était complètement déserté. Hommes, femmes, enfants, tous avaient disparu. Mais, dans leur précipitation à fuir, ils avaient laissé derrière eux des peaux de caribou, des vêtements, des flèches aux bouts cuivrés ou en os, des lampes en pierre, et, ce qui nous intéressait le plus, de vrais monceaux de viande de caribou. Rien, dans le camp, ne laissait voir que ces Esquimaux fussent jamais entrés en contact avec les Blancs. Tout ce que nous voyions, vêtements, ustensiles, nourriture, portait la marque du territoire. C'était, en vérité, le camp d'un peuple de l'âge de pierre (stone age).

Nous restâmes environ deux heures dans le camp, mais les Esquimaux n'y reparurent pas. Nous avions

l'impression, néanmoins, qu'ils nous observaient, d'une certaine distance. Après un bon repas réconfortant, nous nous disposâmes à partir. Mais, avant de vider les lieux, je cherchai dans mes bagages ce que nous pourrions bien laisser là, comme preuve de nos bonnes intentions et aussi en signe de reconnaissance pour le repas que nous y avions fait. Tout ce que je pus trouver qui fût de quelque utilité pour ces gens, ce furent des aiguilles renfermées dans un étui, que je mis bien en évidence, avec un plateau en étain, à un endroit où les Esquimaux les trouveraient facilement. Nous passâmes les courtes heures d'obscurité de cette nuit en un trou de rocher, dans un camp misérable, mais nous ne fûmes pas attaqués. Le lendemain matin, dès qu'il fit suffisamment jour, nous nous mîmes en route, mais nous dûmes passer encore une nuit peu agréable, sans abri contre la neige qui tombait, avant de rejoindre notre base de départ, sur le Grand Lac d'Ours, très tard, la nuit suivante.

Et ainsi finit l'incident.

Trente-cinq ans plus tard.

En août de cette année, je survolai ce même terrain, que j'avais foulé en 1900, mais il ne me fallut guère cinq heures, cette fois, pour faire le voyage aller et retour de la baie Cameron au golfe du Couronnement : je repérai aisément bien des étapes de ce lointain voyage et je retrouvai l'endroit où j'avais fait ma rencontre avec l'ours polaire. Je cherchai à reconnaître le quartier de roche qui nous avait fourni un abri contre la tempête de neige. Je n'eus pas de peine à identifier l'emplacement du vieux camp esquimau, au nord du Lac Rouvière. Mais les caribous, les bisons et les loups avaient disparu. Les Esquimaux, en moins de 35 ans, avaient fait un véritable bond de l'âge de pierre à celui de la plus haute civilisation moderne. L'avion qui me portait était pourvu d'un poste de T. S. F. et de tous les autres instruments qu'on est habitué à trouver à bord d'un aéroplane. A mon arrivée à Coppermine, je serrai la

main à quelques cinquante Esquimaux et, parmi eux, peut-être, à quelques-uns qui, trente-cinq ans auparavant, auraient été bien aises de me tuer, et qui, maintenant, me saluaient de la manière la plus amicale. Certes, ils portaient encore leurs vêtements en peau de caribou, mais on les trouve en possession de carabines, de machines à coudre, de postes de radio, de gramophones et même de bateaux à vapeur. Ce n'était plus du tout un peuple de l'âge de pierre, mais un peuple aussi civilisé qu'on peut l'être dans ces régions polaires.

Mon expérience de 1900 ne me semblait plus qu'un vague souvenir intéressant, quand, à l'occasion d'une brève visite au Grand Lac d'Ours, en août dernier, un entretien avec M. D'Arcy Arden le raviva d'un coup. Quelques années après mon aventure de 1900, M. D'Arcy avait organisé une expédition dans ce même pays pour s'y livrer au commerce des fourrures. Il noua d'excellentes relations avec les Esquimaux de la Rivière Coppermine, un groupe qui fut désigné, plus tard, sous le nom de « Blonds Esquimaux », à la suite des recherches de Stefansson. Devenu leur intime et familiarisé avec leur langue, D'Arcy Arden apprit d'eux l'histoire de deux hommes blancs, qui étaient venus dans leur camp, quelques années auparavant, probablement les premiers Blancs que certains d'entre eux eussent jamais vus. Ils lui dirent qu'à première vue, ils les avaient pris pour des Indiens, mais, constatant que ces hommes ne prenaient pas la fuite devant eux, ils avaient conclu qu'ils appartenaient peut-être à cette race d'hommes, dont leurs pères leur avaient raconté qu'ils étaient venus, jadis, dans le pays, pour y chercher les restes des explorateurs qui faisaient partie de l'expédition Franklin. Demeurant non loin des Bloody Falls où, en 1772, des Indiens de l'Expédition de Samuel Hearn avaient tué, pendant leur sommeil, un groupe d'Esquimaux, hommes, femmes et enfants, ils regardaient avec défiance tous les étrangers, car, sans doute, l'histoire de ce massacre avait été fidèlement transmise de génération en génération.

Les Esquimaux racontèrent donc à M. Arden que,

de derrière les rochers, ils nous avaient observés pendant que nous mangions dans leur camp. Ils avaient résolu de nous tuer, si la chose pouvait se faire sans risques, mais, comme ils n'avaient pour armes que des flèches et des coutelas faits de cuivre, trouvé dans les collines voisines, ils ne pouvaient exécuter leur projet qu'en venant aux prises avec nous. Quand nous quittâmes le camp, quelques-uns des hommes nous suivirent et, pendant que nous campions, la nuit, dans un creux de rocher, ils continuèrent à chercher l'occasion propice de nous donner le coup de couteau mortel. Mais notre tactique de faire veiller l'un de nous, pendant que l'autre dormait, déjoua leur manœuvre. Dans l'intervalle, nos aiguilles avaient été découvertes dans le camp, et, dès ce moment, notre vie cessa d'être menacée. Pourtant, on ne nous perdit pas de vue, le jour suivant et même le lendemain, jusqu'à ce que nous fussions complètement hors de leur territoire. Et ce ne fut que lorsque nous arrivâmes en terre indienne, sur les bords du Grand Lac d'Ours que les Esquimaux retournèrent finalement dans leur camp.

J'ai dit plus haut que nous avions l'impression que les Esquimaux nous suivaient, mais jamais nous ne pûmes les découvrir, et il fallut le récit de M. Arden, fait trente-cinq ans après, pour nous confirmer dans nos premiers soupçons.

La vie humaine n'a jamais été de grand prix aux yeux de ces Esquimaux. Quelques années plus tard, deux missionnaires catholiques furent massacrés presque à cette même place et qui sait si les assassins des Pères n'étaient pas du nombre de ces Esquimaux qui cherchaient l'occasion de nous tuer aussi.

Etre tué au moyen d'un coutelas n'est pas une perspective agréable et, aujourd'hui, après trente-cinq ans écoulés, l'on frissonne à la pensée de ce que nous serions devenus sans les quelques aiguilles abandonnées dans le camp esquimau. A nos yeux, ce n'est pas un riche cadeau, mais pour ces Esquimaux, une aiguille en acier, avait non seulement une grande valeur intrinsèque mais, de plus, constituait une preuve de nos

bonnes intentions et de notre amitié, c'est-à-dire, pour nous, la vie au lieu de la mort. La vie, dit-on quelquefois, ne tient qu'à un fil, cette fois c'est d'une aiguille qu'elle a dépendu.

P. S. — L'épisode raconté par M. Camsell peut éclairer d'une nouvelle lumière la mort tragique de nos Pères Rouvière et Le Roux, en ce sens, du moins, qu'il était facile aux sorciers d'éveiller autour d'eux la haine contre les Pères, en leur seule qualité d'étrangers. D'après le rapport de Mgr Falaize (*Missions* 1936, p. 48-49), les deux Pères se rendirent chez les Esquimaux seulement en 1911-1912, quand déjà D'Arcy et Stefansson avaient établi entre Blancs et Esquimaux des relations étroites.

Les Missions des protestants dans l'Afrique du Sud

Pour bien apprécier l'effort et le travail fourni par nos vaillants missionnaires, il est utile de regarder un peu ce que font ceux qui, sans y être envoyés, tâchent d'évangéliser les mêmes régions. Dans quelques pavillons de l'Exposition de la Presse catholique au Vatican, on a suivi le même principe : à côté des diagrammes et des statistiques démontrant le développement de notre presse, il y a les chiffres de la presse jaune o adversaire.

Les notes que nous allons publier sur les missions protestantes ont été prises dans leurs bulletins respectifs. Nous tenons à dire que nous croyons les missionnaires protestants de bonne foi, jusqu'à ce que le contraire nous soit prouvé évidemment.

Un fait commun pour toutes nos missions sud-africaines, c'est que les sociétés protestantes s'y sont installées longtemps avant l'arrivée du missionnaire catholique. Un autre fait non moins important, c'est que, pratiquement, ces sociétés avaient derrière elles les gouvernements protestants des Etats différents, tandis